

Coup de théâtre au KVS

Interview de David Van Reybrouck, Raven Ruëll et Bruno Vanden Broecke par Michael Bellon

Bruzz - 02/12/2016

Coup de théâtre au KVS : neuf ans après la première de leur spectacle à succès, Missie [Mission] toujours à l'affiche de scènes internationales, l'écrivain David Van Reybrouck, le comédien Bruno Vanden Broecke et le metteur en scène Raven Ruëll annoncent soudain et de manière inopinée la création de leur nouvelle production, Para. Le monologue d'un militaire belge qui a participé en 1992-1993 à l'intervention de maintien de paix en Somalie – intervention entachée de scandales – constitue le volet de clôture de la trilogie africaine de Van Reybrouck.

Après le scientifique belge en Afrique du Sud dans Die siel van die mier [L'âme des termites] et le missionnaire belge au Congo dans Missie [Mission], David Van Reybrouck donne dans son troisième monologue d'un Belge en Afrique la parole à un para-commando qui a participé

à la mission militaire belge de maintien de paix en Somalie. Une opération qui a humilié les populations locales qu'elle était censée protéger, en suspendant un enfant au-dessus d'un feu comme un méchoui, par exemple. Tout comme pour l'écriture de Missie, Van Reybrouck a d'abord interviewé des personnes directement impliquées avant de rédiger son texte et nous invite à prendre le temps de bien écouter ce qu'elles ont à dire. Aucun problème, surtout si Raven Ruëll assure une fois de plus la mise en scène et Bruno Vanden Broecke l'interprétation.

Para n'était pas annoncé dans la brochure de la saison du KVS, mais nous pouvons affirmer qu'il ne s'agit pas d'une œuvre improvisée.

David Van Reybrouck : La pièce était prévue de longue date. J'ai effectué mes premières interviews il y a deux ans et la dernière, au mois d'août. Mais nous avons demandé au KVS de pouvoir travailler à l'abri de tout battage médiatique. J'aurais trouvé difficile d'écrire un spectacle dont les billets sont déjà en vente. Une grande maison doit pouvoir préserver sa fonction de laboratoire, même si

cela requiert ensuite de vendre les billets pour la production en quelques semaines à peine.

Heureusement, cette équipe a des antécédents qui présagent d'une excellente vente des billets.

Bruno Vanden Broecke : Mais le théâtre est l'une des formes d'art les plus fragiles et rien ne garantit qu'avec les mêmes ingrédients on parvienne à concocter une aussi bonne soupe.

Raven Ruëll : On s'investit corps et âme dans chaque projet, mais l'impact est difficile à évaluer. Nous étions nous-mêmes stupéfaits des réactions dithyrambiques lors de la première série de représentations de Missie. D'autant plus que nous avons opéré quelques choix de mise en scène décisifs très tard dans le processus de création : celui d'en faire une conférence, celui de ne pas donner la parole au missionnaire pendant qu'il était en Afrique, le décor sobre... Tout cela nous est venu au cours de la dernière semaine. Cela dit, nous savions qu'avec ce texte nous tenions de l'or entre les mains. Alors on s'évertue bien entendu à proposer une mise en scène à la hauteur de ces mots.

Entre-temps, vous avez déjà joué Missie à plus de 250 reprises Bruno, et vous ne semblez pas avoir l'intention d'arrêter.

Bruno Vanden Broecke : Je joue la pièce encore vingt à trente fois par an, et je souhaite continuer à le faire parce qu'elle me tient toujours plus à cœur. Et elle continue à toucher le public. La semaine dernière, je l'ai jouée à Rotterdam devant une centaine de gens dans une salle qui peut en contenir cinq cents. Ce n'était donc qu'une audience clairsemée, alors que je suis généralement plutôt gâté en la matière. Mais à la fin, le public présent s'est levé en se frottant encore les yeux.

David a la réputation de creuser des sujets épineux escamotés – le Congo, les problèmes de la démocratie, le suicide. Y est-il à nouveau parvenu ?

Raven Ruëll : Très certainement. Il s'agit à nouveau d'un sujet qu'on a balayé sous le tapis. Pour moi, c'est toujours bon signe quand je suis moi-même totalement surpris par les faits relatés dans un nouveau texte de théâtre. Je ne savais pas, par exemple, que l'intervention en Somalie était le plus grand déploiement militaire belge en Afrique. Missie réajustait l'image qu'on avait d'un missionnaire et cette fois, c'est pareil. On se rend compte que notre image des paras-commandos est plutôt nourrie par tous les bons et moins bons films de guerres états-unis.

qu'on a vus que par la réalité.

David, quand avez-vous su que vous vouliez écrire quelque chose à ce sujet ?

David Van Reybrouck : Les photos de la série publiée il y a 25 ans dans l'hebdomadaire Humo qui montraient des paras tenant un enfant au-dessus d'un brasero ou urinant sur des Somaliens ne m'ont jamais quitté. J'ai trouvé très remarquable à quel point elles ont vite été oubliées. Il s'agissait d'une sorte d'abomination autour de laquelle

on observe le silence, et ce qui m'intéresse c'est la façon dont ce silence s'installe. Cela n'a rien à voir avec la volonté d'étouffer l'affaire, mais avec la gêne de ternir une mission que l'armée a estimée somme toute réussie. À cause d'incidents survenus à relativement grande échelle. L'année après la mission en Somalie, il y a eu les dix paras assassinés au Rwanda. La tragédie nationale a totalement éclipsé le souvenir et nous a dispensés de commémorer la Somalie.

Après avoir été l'hôte de l'émission télévisée Zomergasten il y a deux ans, j'ai trouvé parmi les réactions qui me sont parvenues un courriel d'un para qui avait été en mission en Somalie et qui avait été frappé par l'extrait sur la Commission Vérité et Réconciliation qui se révélait si libératrice pour la société sud-africaine et salutaire pour

les coupables. Il est le premier témoin que j'ai interviewé et il s'est d'emblée avéré à quel point il avait mauvaise conscience et à quel point il désirait enfin pouvoir raconter ce qu'il a vécu. Car c'est quelque chose dont nous ne nous rendons pas vraiment compte. On entend parfois dire que les paras ont plus de couilles que de cervelle. Faux.

« Si moi-même, je ne peux pas me pardonner, comment la société peut-elle me pardonner ? » Telle était la teneur de ses propos.

« Les bonnes intentions, en voilà une sale affaire ! » est une des citations.

David Van Reybrouck : Cela se révèle, par exemple, dans le récit d'un médecin militaire parti avec beaucoup d'idéalisme, mais qui a rapidement observé que ces quatre mois sembleraient durer très longtemps à cause de la tension au sein du commando, des frustrations accumulées, de la vigilance réduite qui a entraîné des accidents stupides, de la chaleur écrasante, de la nourriture médiocre... Tout cela fait qu'à un moment donné, des personnes idéalistes ne sont plus reconnues par leurs pairs.

Comment tracez-vous une ligne à travers le matériau source ?

David Van Reybrouck : J'ai assez vite décidé de ne pas en faire une analyse géopolitique. Les deux missions de l'ONU, UNOSOM I et II, et l'opération états-unienne Restore Hope ont échoué d'après moi. La Somalie est aujourd'hui un cas d'école d'État failli. Malgré l'intervention et les morts. La pièce n'est pas un réquisitoire contre les méfaits commis par les paras belges. Il n'y aurait aucune plus-value à une reconstitution de la série publiée dans Humo. Ce n'est bien entendu pas

une apologie non plus, comme cet épouvantable film Black Hawk Down, dans lequel Ridley Scott présente les impérities de l'armée états-unienne comme des actes héroïques. Ce qui m'intéresse par contre, c'est de sonder la façon dont le comportement d'un para déraile. En pareilles circonstances, ne serions-nous pas tous capables des mêmes exactions ?

Bruno Vanden Broecke : Introduire de la nuance est important. Aujourd'hui, les jeunes personnes doivent porter un jugement sur pléthore d'événements dans le monde en 140 caractères et un émoticône. Cela se révèle difficilement tenable quand on souhaite approfondir un sujet. Nous vivons une époque de polarisation. Dans ce contexte, il est beau de pouvoir réaliser un spectacle qui requiert du spectateur de s'asseoir deux heures durant et de compatir avec le narrateur qui se situe dans cette zone grise où tout n'est enfin plus noir ou blanc et dans laquelle on lui présente, à travers un contact direct, une humanité reconnaissable et typique.

David Van Reybrouck : La pièce commence à la lumière du jour. Lentement, l'obscurité s'installe, mais nos yeux s'adaptent. On se laisse en partie entraîner, jusqu'à ce qu'on sente à un moment donné que cela devient quand même problématique. Je l'ai vécu moi-même. En tant qu'écrivain, il faut s'approprier le langage de son personnage et coucher sur le papier des choses qu'on trouve soi-même abjectes. Mais on ne souhaite pas acquérir trop de compétences en la matière. Lorsqu'à la fin du spectacle, la lumière du jour pointe à nouveau, on remarque qu'on a changé.

Bruno Vanden Broecke : Et cela n'est pas possible dans une pièce d'une heure. C'est une séquence physique et il faut passer par quelques phases.

Jouer un missionnaire semble très différent d'interpréter un para, mais au fond, vous pourriez le faire de la même façon.

Bruno Vanden Broecke : Je suis de plus en plus

convaincu que le théâtre est énergie et non pas forme. Il s'agit d'insuffler vie à une histoire. Au théâtre, cela se déroule dans un environnement totalement artificiel où les spectateurs souhaitent au fond être ébahis et illusionnés. Le théâtre documentaire que nous réalisons va à l'encontre de cette tendance. Ce n'est pas du spectacle,

mais cela va droit au but, au message. Il me faut intérioriser le texte au point que chaque spectateur ne soit préoccupé que par le message et oublie qu'il regarde un comédien à l'œuvre. Après une représentation en matinée de Missie, les quatorze pères blancs qui étaient dans la salle sont venus me trouver pour me raconter qu'ils étaient en mission dans la même région que celle où j'étais au Congo. C'est le plus beau compliment qu'on puisse faire à un comédien. Je n'ai toutefois pas eu le courage de leur dire que j'étais un comédien.

À propos de pardon : peut-être que personne n'ose plus le demander dans notre société qui lève d'emblée un doigt réprobateur et veut punir.

David Van Reybrouck : Nous avons à ce point sacralisé les droits humains, que chacun qui les a un jour enfreints ne peut plus jamais obtenir d'absolution.

Je ne sais pas si c'est tellement raisonnable.

Raven Ruëll : Je ne pense pas que nous demandions le pardon. Nous laissons l'entière liberté aux spectateurs. Mais si vous m'aviez demandé avant d'avoir commencé à travailler à la pièce ce que je pensais des militaires qui ont tenu des civils au-dessus d'un brasero, j'aurais certainement dit autre chose qu'à présent. « Comment peut-on faire une chose pareille ? », est évidemment la première réaction. La pièce ne donne pas d'explication logique, mais quand même

une certaine possibilité de mieux comprendre la situation.

Écouter est important.

Bruno Vanden Broecke : De nos jours, même les politiciens lancent sciemment des paroles de provocation. « Lançons un ballon et voyons ce que ça donne. » Dans la pièce Socrates que j'interprète en ce moment, le politicien qui se conduit comme un marchand ambulancier est pris à partie à quelques reprises. C'est incroyable comme ces scènes suscitent de vifs applaudissements.

David Van Reybrouck : Ce n'est pas par hasard qu'on crée en ce moment tant de théâtre et de fiction autour de la politique et de la démocratie, alors que c'était rarissime autrefois. De Borgen à The West Wing en passant par House of Cards et De 16 : le politicien démocratiquement élu est devenu un personnage tragique.

Raven, comment accompagnez-vous ce processus en tant que metteur en scène ?

Raven Ruëll : Bruno sait qu'un soir, il sera seul sur scène, mais je me rends chaque jour aux répétitions pour l'épauler et l'aider à faire les meilleurs choix, afin qu'il se sente bien soutenu. Les idées formelles évoluent graduellement grâce à toutes les conversations que nous menons ensemble. Va-t-on à nouveau créer un spectacle sobre ? Je l'ignore. Cela fait entre-temps neuf ans que nous avons pu observer qu'avec le texte de David nous n'avons pas besoin de beaucoup plus. Mais ce que ce récit nécessite précisément doit encore se révéler. Qui sait, Bruno finira peut-être par se retrouver dans la boue jusqu'au cou sur scène...